MARIE-SOLEIL HÉBERT

roman

LA FUGUE

LES ÉDITIONS JCL

LA FUGUE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Hébert, Marie-Soleil, 1980- , auteure
La fugue / Marie-Soleil Hébert
ISBN 978-2-89431-623-8
I. Titre.
PS8615.E303F83 2019 C843'.6 C2018-942507-5
PS9615.E303F83 2019

Image de la couverture : Asafellason, Depositphotos

© 2019 Les éditions JCL

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS/TRANSAT
servidis.ch

Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

MARIE-SOLEIL HÉBERT

LA FUGUE

LES ÉDITIONS JCL

1

Je m'appelle Joëlle. J'ai seize ans et je suis en fugue. Ma mère et moi avons été séparées il y a de cela six ans. Elle se rendait en cure de désintox, mais elle n'en est jamais revenue. Elle est décédée. Depuis sa mort, ma vie alterne entre les familles d'accueil et les centres jeunesse. Comme je fais souvent des bêtises, il arrive que certaines familles ne veuillent plus de moi. Cela fait deux ans que je suis placée chez les Ethier et c'est de loin la meilleure famille dans laquelle j'ai habité, mais ils vivent à mille lieues de tout. Je rêve de la ville, et ce, surtout depuis que Kevin est parti. Cela faisait cinq ans qu'il vivait avec eux et, dès mon arrivée, nous nous sommes liés d'amitié, peut-être même un peu trop… Kevin m'a beaucoup aidée à cesser d'agir comme ma mère le faisait, c'est-à-dire sans réfléchir, sans penser aux conséquences de mes actes. Il a eu dix-huit ans et il est allé vivre chez son oncle. Lorsque Michel est réapparu dans sa vie, tout comme ma mère, Kevin m'a laissé tomber. Depuis ce fameux jour de septembre où il est parti sans même me dire si nous allions nous revoir un jour, je suis accablée d'une profonde tristesse.

En début de semaine, la mère Ethier m'a avisée que si je n'arrête pas de consommer de la marijuana, elle me retournera au centre… Aujourd'hui, j'ignore encore si c'était une raison valable, mais comme il était hors de question que je retourne en centre jeunesse, je suis donc partie.

Je suis assise dans ce bus, avec ma guitare, mon sac à dos et ma petite boîte à surprises. Mon père avait offert cette boîte à ma mère et, avec sa guitare, ce sont les seuls souvenirs qu'il me reste de lui. Je fais mes adieux à ce fameux rocher pour lequel les touristes font plusieurs heures de route chaque année lors de la belle saison. Les paysages ont beau être magnifiques, moi, ils ne m'impressionnent plus. Je suis bien installée sur le dernier banc et je regarde le paysage enneigé, le front appuyé contre la fenêtre gelée. Étrangement, l'autocar est bondé de jeunes qui retournent fort probablement dans leur famille, auprès de leur père ou de leur mère pour la période de Noël, je n'attire donc pas l'attention dans ce décor. En ce 23 décembre, tout le monde a le cœur à la fête, mais pas moi. Pour le moment, ce qui me préoccupe, c'est de me rendre en ville et d'essayer de m'en sortir. Loin de moi l'idée de reproduire l'erreur de mes parents.

Ma mère, tout comme moi, a passé son enfance dans des centres jeunesse et diverses familles d'accueil. Lorsqu'elle m'a donné naissance, elle n'avait que dix-huit ans et mon père n'en avait que quinze.

Dès qu'elle a su que ma mère était enceinte, la mère de mon père a vite déménagé, nous laissant seules, ma mère et moi. Elle n'a jamais accepté la liaison entre son fils et ma mère, elle a donc tout vendu et s'est enfuie. Tout ce que je sais sur mon père, c'est son nom, David Johnson. Il ne doit pas me rechercher et, à vrai dire, ça m'est égal, car s'il avait voulu me connaître, il aurait fait des démarches bien avant.

Je cherche mes écouteurs dans mon sac. Quand je les trouve, je les pose sur mes oreilles et j'écoute de la musique en essayant de dormir, bien au chaud dans l'autobus. Je suis consciente que ce ne sera pas facile de vagabonder ainsi dans les rues de cette

ville que je rêve de visiter depuis que ma mère m'en a parlé. Elle a toujours rêvé de venir ici. Ma mère a choisi la voie rapide et simple, elle m'a abandonnée en me laissant une lettre d'adieu dans laquelle elle disait vouloir me protéger d'elle et de sa vie, mais je lui en veux.

Le trajet s'est déroulé rapidement, me voilà enfin arrivée à ma destination, au terminus d'autocars Berri. Je pose enfin le pied à Montréal ! Je remercie le chauffeur, puis je marche en direction du métro. Après avoir regardé le plan de la ville, je me dirige vers le centre-ville, qui a une allure de fourmilière alors que les gens profitent des dernières heures avant Noël pour magasiner. Non seulement ils courent dans tous les sens à la recherche du cadeau parfait, mais cette agitation est aussi causée par le froid glacial qui les incite à se dépêcher d'entrer dans les boutiques pour se réchauffer. Je m'arrête moi-même entre deux portes du Centre Eaton pour enfiler mon foulard, ma tuque et mes mitaines que j'ai pris soin d'emporter.

Avant de quitter ma famille d'accueil, j'ai veillé à vider mon compte en banque et je me suis emparée de toutes les enveloppes qui avaient été placées dans le sapin en prévision de l'échange de cadeaux. J'espère que j'y trouverai un peu d'argent. J'ai aussi emprunté, à long terme, je le précise, l'argent que les Ethier avaient dans leurs porte-monnaie, je devrais donc en avoir suffisamment pour survivre quelques jours ou quelques semaines si je ménage mes économies. Je m'arrête au McDonald's où je commande un hamburger, un jus et une frite. J'en profite pour utiliser le wifi avec le iPod que j'ai subtilisé à la fille aînée de la famille d'accueil pour rechercher Kevin sur les réseaux sociaux, sans succès. Je demande un formulaire de demande d'emploi

et je le remplis avec joie jusqu'à ce que je sois rendue aux cases où je dois inscrire mon numéro de téléphone et mon adresse. Je fais une boule avec la feuille et la dépose dans la poubelle. C'est un petit détail auquel je n'avais pas songé. Il me reste donc l'option d'un travail où je n'aurai pas à donner mes informations personnelles, mais ça risque de ne pas être facile. La tête appuyée sur la table en tentant de demeurer positive, je suis tirée de mes pensées par un sans-abri qui me touche légèrement le bras. Il me demande de la monnaie pour un café. Je le regarde, réalisant que je n'ai peut-être pas encore l'air d'une itinérante, mais cette réalité me frappe en plein visage, je ne veux pas en arriver là. Je lui donne de la monnaie et ravale mes larmes, me rappelant que ma mère m'a toujours dit que pleurer ne sert à rien. Elle était convaincue que tant qu'elle ne manquait pas de drogue, la vie était belle. Moi, je me dis que tant que j'ai de l'argent, la vie est belle. Je fais donc ce que j'ai toujours fait avec ma mère, je pars à la recherche d'une petite dose de quelque chose… Idéalement, quelque chose de pas trop fort, mais surtout peu cher. Je dois pouvoir tenir le coup quelques jours. Je n'avais rien pris à la suite des conseils que m'avait donnés Kevin à mon retour de l'hôpital l'an dernier, mais depuis qu'il n'est plus là, c'est une autre histoire. Il m'avait fait comprendre que je n'avais pas besoin de cette drogue pour me sentir bien. Lors de son départ, j'ai ressenti la même chose que lorsque ma mère est partie… un vide. Ma mère partageait sa drogue avec moi, elle n'a jamais arrêté, pas même lorsqu'elle me portait en elle. La cocaïne faisait partie de ma vie, je n'y peux rien, c'est l'héritage qu'elle m'a laissé. Je pars donc à la recherche de ma dose de bonheur, mais je suis consciente que mon argent s'envolera rapidement.

Je déambule jusqu'au moment où j'aperçois des jeunes *squeegees* qui lavent les vitres des voitures afin de récolter de l'argent. Parmi eux, un couple avec un chien est assis sur une couverture, tenant une affiche portant l'inscription : « Aidez-nous à nourrir notre chien ! » C'est quand même triste, car ma mère n'a jamais agi comme ça pour moi, alors qu'eux, ils le font pour leur chien… C'est admirable. Arrivée près du couple, je m'arrête pour flatter l'animal.

— Salut ! Il est très beau, votre chien, il s'appelle comment ?

— Chucky…

— *Cool !* Quel âge a-t-il ?

— Deux ans. Tu n'aurais pas un peu de monnaie ?

Je donne une pièce de deux dollars à la fille, puis, discrètement, je lui demande à qui je peux m'adresser pour avoir du pot.

L'homme et la femme se regardent et éclatent de rire. Ils rient tellement qu'ils sont pliés en deux. Je me demande toujours ce que j'ai dit d'aussi marrant, mais j'ai davantage l'impression qu'ils rient de moi, alors je les laisse se bidonner en faisant demi-tour pour poursuivre ma route.

— Attends ! Pars pas si vite, me dit la femme. Tu es trop jeune. Quel âge as-tu ?

— Ce n'est pas pour moi. Ma mère attend sa dose. Si elle ne l'a pas, je ne sais pas ce qu'elle fera de moi, dis-je avec mon air de petite fille attristée.

Le feu de circulation tourne au rouge. Le couple refait sa tournée afin de quémander quelques pièces supplémentaires et, lorsqu'il revient, je caresse toujours le chien.

— Tu es bien trop jeune pour tout ça… Tu devrais aller voir si le père Noël ne t'a pas laissé un cadeau sous le sapin.

— Je vous donne vingt dollars si vous me dites à qui je dois parler.

Ils se regardent. Je me doute bien qu'il est difficile pour eux de refuser mon offre puisqu'ils sont probablement à la recherche de la même chose que moi. Comme si elle voulait se convaincre qu'elle prend la bonne décision, la femme me répond qu'elle va me le dire, mais juste parce que c'est pour ma mère. Ils commencent à marcher vers la station de métro, me faisant signe de les suivre. Je reprends mon étui de guitare que je glisse sur mon épaule et marche derrière eux.

— Tu joues dans le métro ?

— Euh… non !

— Que fais-tu avec ta guitare ?

— Je reviens de mon cours, dis-je, quelque peu honteuse de mentir ainsi.

— Pour suivre un cours de guitare ! Tu ne dois pas être bien vieille !

— Ce n'est pas important…

Ils m'ignorent, puis une fois à l'intérieur de la bâtisse menant au tunnel du métro, l'homme me tend la main. Je dépose le billet de vingt dollars dans sa main, puis il me pointe un jeune homme grand et mince. Lorsqu'il se retourne, je constate qu'il est métis et mignon. Au premier regard, il m'est difficile de dire s'il est sympathique ou pas.

Réalisant que le couple me conduit vers lui, le jeune homme me fait signe de venir le voir. Je suis nerveuse, mais je ne dois pas laisser voir qu'il m'intimide. C'est donc d'un pas assuré que je me dirige vers lui.

— Salut ! Je cherche du pot et de la poudre pour ma mère… Elle va me tuer si elle n'a pas sa dose !

Il réfléchit, flattant une barbe imaginaire, geste que je trouve étrange, mais je cesse d'y penser lorsqu'il me tend un sachet en me demandant quarante-cinq dollars. Je le paye et je m'empresse de partir, mais il marche derrière moi.

— Ne pars pas si vite, ma belle, je ne t'ai pas donné la poudre pour ta mère.

J'arrête de marcher, je me retourne et le regarde. Il a un sourire intimidant, il a les dents remarquablement blanches. Une petite voix à l'intérieur de moi me souffle de me méfier. Il me tend le petit sachet de poudre, du papier à rouler et un briquet.

— Tu impressionneras mieux tes copains avec ça !

— Je te répète que ce n'est pas pour moi, mais pour ma mère.

Je repars en l'entendant rire derrière moi avec deux amis qui l'ont rejoint.

2

Je me promène en métro une partie de la journée, pour finalement revenir à mon point de départ. Je marche tout en m'assurant de ne pas croiser de nouveau le revendeur, puis je me dirige vers le parc que j'avais repéré lors de mon exploration du quartier dans lequel je risque de passer les prochains jours. Je roule un joint, je l'allume et le fume tout en essayant de me convaincre que je n'ai pas froid, quand soudain, une voiture de patrouille s'approche. Je cache le joint pour ne pas attirer l'attention sur moi et je remonte mon capuchon pour que les policiers ne voient pas mon visage. Afin de passer le temps et pour me changer les idées, je sors ma guitare et j'essaie de jouer, mais je réalise rapidement qu'il fait trop froid, que mes doigts sont gelés.

Avant l'heure du souper, je retourne dans le métro où je m'achète un laissez-passer valable pour un mois, je m'assure ainsi de rester au chaud, du moins pour les heures où le métro est en fonction. Il ne ferme que quelques heures la nuit.

En marchant dans les couloirs souterrains menant à la station, je remarque un quatuor de violons. Les musiciens jouent à merveille. Je les écoute un moment et je constate que les gens sont généreux, en cette veille de Noël. Lorsqu'ils rangent leurs instruments, je leur demande comment je dois m'y prendre pour jouer. Ils m'expliquent gentiment qu'il est possible de passer une

audition pour devenir membre de Musimétro Montréal, mais que je peux également inscrire mon nom sur une liste sous un panneau blanc affichant une lyre, indiquant les endroits où il est possible de jouer. Au moment où je m'apprête à poursuivre mon chemin, un membre du groupe m'informe que c'est mon jour de chance puisqu'il n'y a personne après eux. J'écris donc « Joëlle » ainsi que l'heure sur le papier qu'il m'a tendu et je le glisse sous le panneau. J'enlève mes couches de vêtements, je les pose près de moi sur mon sac à dos, puis je m'installe avec ma guitare. Je pars dans ma bulle, comme toutes les fois que je tiens un instrument de musique. La première chanson que j'interprète en m'accompagnant est *Bubbly* de Colbie Caillat, suivie de *Creep* de Radiohead. J'enchaîne ensuite quelques succès de Noël pour terminer avec *I'm Yours* de Jason Mraz. Pendant que je jouais, j'ai remarqué qu'un jeune homme m'écoutait, mais je ne le vois plus. Il portait un chandail à capuche et je n'ai pas vu son visage. Tant mieux s'il a apprécié ! L'heure qui vient de passer m'a rapporté un gros vingt dollars, ce sera suffisant pour m'offrir un repas. Je me dirige donc vers un restaurant où je commande un spaghetti.

Le reste de la soirée du réveillon, je le passe à prendre les rames de métro dans toutes les directions pour revenir à nouveau à mon point de départ. Lorsque le métro ferme, je retourne dans le parc du centre-ville. Assise sur le banc, je fais ce que bon nombre de gens font devant leur sapin, j'ouvre une à une les cartes volées dans l'arbre de Noël de ma famille d'accueil pour voir ce qui s'y cache. J'y découvre des cartes-cadeaux de valeurs différentes pour divers commerces et un peu d'argent. Je répartis le tout dans mon sac et dans mon manteau, car si je me fais voler, je n'aurai pas tout mis à la même place et ne perdrai pas en entier ce que je possède. J'ouvre mon album de photos et je

me mets à en tourner les pages une par une, il y a moi, bébé, ma mère, des amis du centre et Kevin. Plongée dans mes souvenirs, je sursaute quand le couple avec leur chien me parle.

— Tu n'as pas trouvé ta maman !

Pense, Joëlle… pense vite, me dis-je.

— Oui, mais elle voulait s'occuper de son homme, alors elle m'a demandé d'aller prendre l'air !

— Elle te met dehors avec ta guitare ?

— Je ne sors jamais sans elle ! Ma mère serait capable de l'échanger contre sa dose. Ma guitare est la seule chose qui compte pour moi.

— Il est plus de trois heures du matin, tu ne vas pas rentrer chez toi ?

— Oui, oui, je partais justement…

Je me lève et marche d'un pas rapide vers un coin de rue plus achalandé. Comme c'est la fermeture des bars, je suis moins effrayée que dans le parc, seule. Je dois avouer que j'attire l'attention des passants, j'ai l'air jeune, je suis seule, et je dois donner l'impression d'être épuisée. Je m'arrête finalement devant la porte d'un magasin dont des travaux de réparation du revêtement extérieur sont en cours. Il y a un échafaudage qui cache la vue aux gens qui passent dans la rue. Je suis à me réchauffer les mains avec mon briquet lorsque j'entends quelqu'un approcher. Je me cache sous ma couverture, tentant de passer inaperçue. Je commence à me faire à l'idée que ce sera moins facile que je l'avais cru. Comme plusieurs personnes, j'attends avec impatience de pouvoir entrer dans le métro et, dès l'ouverture des portes, je

m'empresse d'aller écrire mon nom sur un papier, puis de le glisser sous le panneau. Je suis ravie de constater que je suis la première à jouer en ce jour de Noël. Après avoir recueilli un peu d'argent, je passe le temps en me baladant de station en station. Je dors même un peu. Je suis tout de même heureuse parce que je ne pige pas dans l'argent que j'ai emporté. J'arrive à manger et à boire avec ce que je gagne en chantant et en jouant de la guitare.

3

C'est jour de Noël. La tête appuyée contre la fenêtre de l'autobus, je regarde les gens qui arrivent dans leur famille pour fêter. Ils ont tous l'air heureux. Leurs bras sont remplis de présents de toutes les grosseurs, ainsi que de plats de service. L'homme assis devant moi lit le journal. À la une, il est écrit que je suis recherchée et ma photo prend presque toute la page. Comme j'ai ma guitare sur la photo, je la pousse discrètement sous le banc pour ne pas attirer l'attention. Je remonte également mon foulard sur mon nez. Dès que le bus s'arrête à la station de métro, je descends et m'engouffre rapidement à l'intérieur pour m'arrêter au panneau affichant la lyre. Comme personne n'a réservé une plage horaire, j'en profite donc pour m'installer et jouer à nouveau. J'ai des félicitations de gens qui apprécient ce qu'ils entendent. Quand mon heure est terminée, je laisse la place à un homme âgé qui se prépare à jouer de la flûte traversière. Je lui souris avant de prendre mon étui de guitare. En me dirigeant vers la borne de paiement, j'entends derrière moi :

— Salut, Blanche-Neige !

Ignorant l'homme, je poursuis mon chemin, mais il m'attrape par le coude, m'obligeant à me retourner vers lui. C'est alors que je reconnais celui qui m'a vendu la drogue. Je lui souris.

— Ta mère se porte bien ? Elle ne t'a pas fait de mal ? A-t-elle apprécié le petit sachet de poudre ?

— Non, elle ne m'a pas touchée, elle te fait dire merci !

Je tente de l'éviter en le contournant, lui disant au revoir, mais il me saisit le bras avec force cette fois, m'obligeant à m'arrêter. Je dois relever la tête pour voir son visage, car il est très grand. Au loin, je reconnais le gars à capuche qui m'a écoutée jouer à l'autre station, mais quand il voit que je le remarque il se retourne.

— Ne pars pas si vite… M'aurais-tu menti ?

— Non, dis-je timidement.

— Tu ne serais pas en fuite, par hasard ? Tu ne me sembles pas en super forme et j'ai remarqué que tu passes tes journées en autobus et en métro.

— Fiche-moi la paix !

J'essaie de poursuivre mon chemin, mais il m'empêche de passer.

— Tu sais, ma belle, la police va facilement te mettre la main au collet si tu ne changes pas de moyen de transport. Ils te recherchent, ils vont passer les caméras de surveillance au peigne fin, et avec ta guitare, difficile de ne pas te repérer. Je peux t'aider si tu viens avec moi.

— Non, merci… Je vais prendre un autocar… vers une autre ville.

— Ils te retrouveront ! Fais-moi confiance, tu seras en sécurité avec nous. Je te donnerai même de petits cadeaux en échange de quelques services.

Il se rapproche de moi. J'ai peur, mais je ne veux pas retourner en centre.

— Tu as eu froid cette nuit, j'en suis certain… Suis-moi, tu ne vas pas le regretter.

Le jeune homme au chandail à capuche nous rejoint. Lorsque je vois son visage, je suis sous le charme, il est très beau. Il salue d'abord mon nouvel ami, puis ils discutent un peu avant que nous prenions l'escalier roulant qui mène vers la rue Sainte-Catherine. Dehors, la chaussée est mouillée, il a plu légèrement, ce qui a fait fondre la neige pour laisser de nombreuses flaques d'eau. Eux, avec leurs grandes jambes, passent facilement par-dessus, mais moi, je dois en faire le tour pour ne pas avoir les pieds mouillés. Le jeune homme à capuche, remarquant mes efforts pour ne pas me mouiller les pieds, me soulève et me fait passer de l'autre côté dans ses bras.

— Salut ! Moi, c'est Max.

Je ne lui réponds pas. Au fond de moi, je sais que ce n'est pas une bonne idée de les suivre, mais je ne vois pas d'autres options pour le moment. Nous entrons dans un immeuble du centre-ville, dont les couloirs sont dans un état lamentable, ce qui ne me rassure pas du tout. Il y a des graffitis sur les murs ainsi que des trous. Je ralentis le pas, mais Max me pousse au bas du dos pour m'inciter à avancer. Je le regarde par-dessus mon épaule, il me fait un clin d'œil.

C'est étrange, mais j'ai davantage confiance en lui qu'en l'autre type. J'avance donc vers l'appartement et, une fois à l'intérieur, je constate que c'est mieux que ce que j'avais imaginé. Nous entrons d'abord dans une cuisinette et, au bout du couloir, il y a la salle à manger et le salon, puis à l'opposé se trouvent deux

JE M'APPELLE JOËLLE.
J'AI SEIZE ANS ET JE SUIS EN FUGUE.

— Tu ne me sembles pas en super forme, me lance l'homme qui m'a dépannée hier. Et j'ai remarqué que tu passes tes journées dans le métro.

— Fiche-moi la paix !

— Tu sais, ma belle, la police va facilement te mettre la main au collet si tu ne changes pas de moyen de transport. Ils te recherchent, ils vont passer les caméras de surveillance au peigne fin, et avec ta guitare, difficile de ne pas te repérer. Je peux t'aider, si tu viens avec moi.

— Non, merci. Je vais partir dans une autre ville.

— Ils te retrouveront ! Fais-moi confiance, tu seras en sécurité dans mon appartement. Nous pourrions même nous échanger de petits services…

Ayant quitté sa famille d'accueil pour fuir ses ennuis et aspirer à une vie meilleure, Joëlle multiplie les rencontres, tantôt enrichissantes, tantôt inquiétantes… Les nouveaux tourments auxquels elle devra faire face l'empêcheront-ils de tourner la page sur son passé ?

La tête en constante ébullition, Marie-Soleil Hébert signe ici un roman chavirant qui nous transporte dans un univers à la fois dur et réaliste, où les orages et les éclaircies de l'adolescence tiennent le premier rôle.

jcl.qc.ca